

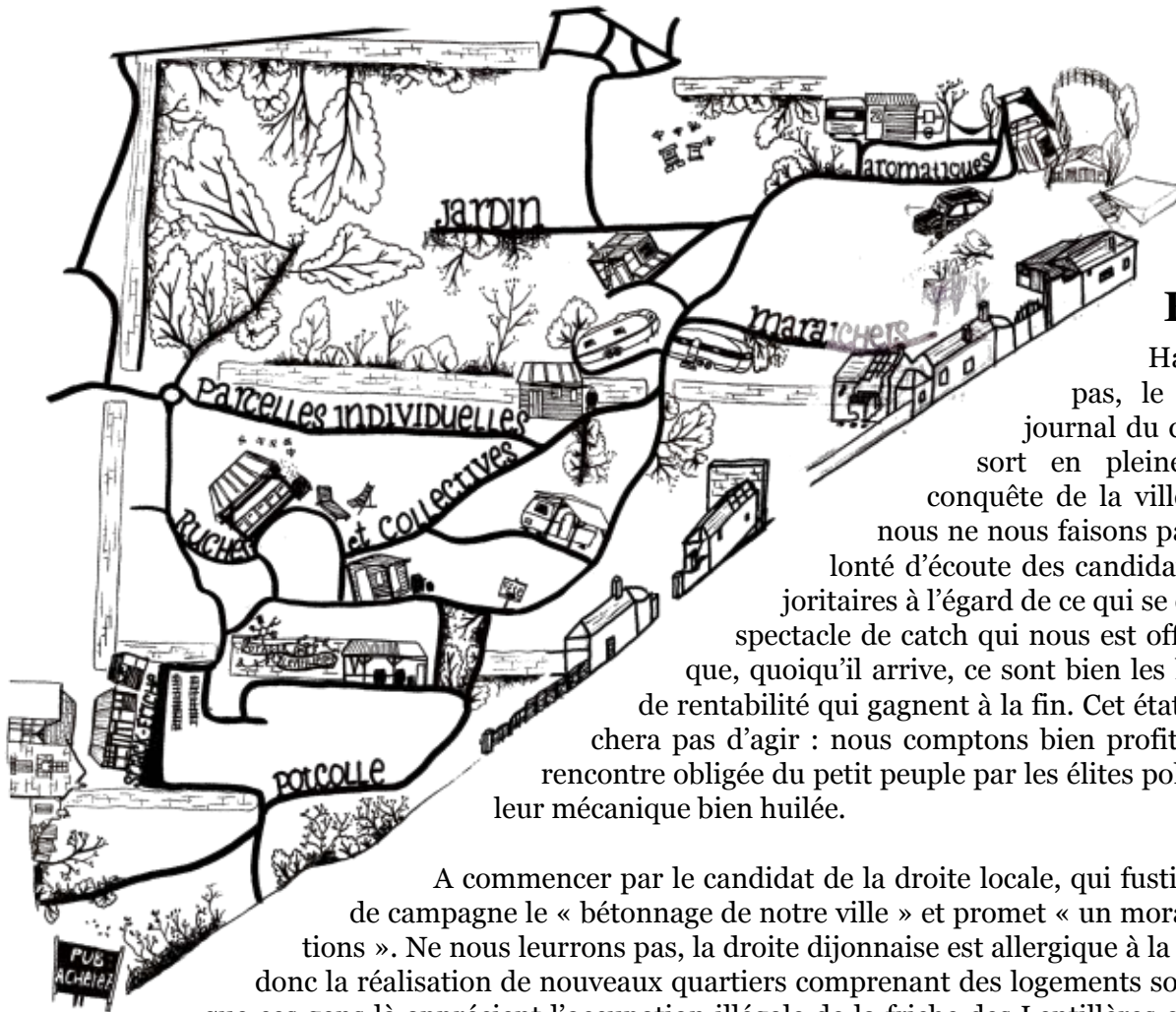
Le Génie du Lieu

Journal d'expression libre du quartier des Lentillères



Sommaire

Édito	2	Solidarité sans frontières !	11
Retour sur le marché des Lentillères	3	Brèves	12
Brèves	4	Brèves	13
Brèves	5	L'urbanisme populaire	14
Macadam Farm pour V'île fertile ?	6	Recette // Mots croisés	16
Nouvelles arrivées	7		



Edito

Hasard du calendrier ou pas, le 3ème opus de notre journal du quartier des Lentillères sort en pleine campagne pour la conquête de la ville de Dijon : pourtant, nous ne nous faisons pas d'illusions sur la volonté d'écoute des candidats des deux partis majoritaires à l'égard de ce qui se crée sur le quartier. Le spectacle de catch qui nous est offert cache difficilement que, quoiqu'il arrive, ce sont bien les logiques de contrôle et de rentabilité qui gagnent à la fin. Cet état de fait ne nous empêchera pas d'agir : nous comptons bien profiter de cette période de rencontre obligée du petit peuple par les élites politiques pour perturber leur mécanique bien huilée.

A commencer par le candidat de la droite locale, qui fustige dans son document de campagne le « bétonnage de notre ville » et promet « un moratoire sur les constructions ». Ne nous leurrions pas, la droite dijonnaise est allergique à la mixité sociale et craint donc la réalisation de nouveaux quartiers comprenant des logements sociaux : peu de chances que ces gens là apprécient l'occupation illégale de la friche des Lentillères et les solidarités qui s'y créent, notamment en soutien des précaires ou des sans-papiers...

Quant au maire sortant, il ne vaut pas mieux : nous irons lui rappeler notre existence lors de réunions publiques, puisqu'il feint d'ignorer ce qui se passe sur le quartier, malgré notre demande de rencontre datant de septembre 2011, cosignée par 22 associations amies. Enfin, ignorer, pas vraiment : il a bien envoyé plusieurs fois des bulldozers sur la friche pour détruire - en vain - notre dynamique. Peut-être rétorquera-t-il que le préfet a déclaré son projet de bétonnage écologique d'utilité publique. Il faut dire que l'enquête publique a été rondement orchestrée par un commissaire enquêteur aux ordres, abonné aux « avis favorables » qui a su valeureusement ne tenir compte d'aucune des remarques apportées par les habitants du quartier ayant participé. Et ce n'est pas l'achat du domaine de la Cras (voir brève) qui suffira à compenser la destruction des terres fertiles sur lesquelles nous jardinons et vivons.

Vous trouverez dans ce nouveau numéro, entre autres brèves de comptoir, recettes et mots croisés, nos réflexions sur la futuriste mais néanmoins « réaliste » agriculture verticale, stade ultime de l'élimination des paysans, ou encore sur le délire de la prévention situationnelle, déjà bien implantée à Dijon. Nous y opposons ce qui se construit ici comme rapports de solidarité, réappropriation de savoirs manuels et échanges gratuits ou à prix libre : nous partageons donc les dernières nouvelles du – toujours plus populaire – marché hebdomadaire des Lentillères, ainsi que les bons mots croustillants des nouveaux et nouvelles arrivant-e-s sur la friche. Et pour finir, une voisine reliera ce qui se passe dans sa rue à divers mouvements d'urbanisme populaire pas si lointains.

Bonne lecture, et rendez-vous au jardin ou dans la rue pour leur montrer, quoi qu'ils en disent, que le sort du quartier est loin d'être joué ! ♦

Contact, infos : tierraylibertad@potager.org

<http://lentilleres.potager.org/> - <http://jardindesmaraichers.potager.org/>

Ou tout simplement en passant sur la friche ! (39-45 rue Philippe Guignard)

Retour sur le marché des Lentillères

Une des ambition poursuivie depuis l'ouverture du Jardin des Maraîchers est de tenir un marché hebdomadaire sur place, à prix libre. Pour sa deuxième saison, le marché s'est diversifié - pains et viennoiseries d'un côté, sirops, baumes et plantes aromatiques de l'autre - trois étals qui confirment le succès grandissant des jeudis après-midi à la ferme. Retour non-exhaustif en cette fin de saison sur ce qui nous motive à construire ce moment convivial, et aussi ce qui nous questionne.

Ce qui frappe ici, c'est la diversité des personnes qui passent chaque semaine. Voisin-e-s, familles modestes des quartiers, sympathisant-e-s de la lutte, migrant-e-s, chomeuse-s, étudiant-e-s, précaires, jardinier-e-s de la friche... le jeudi, la cour du Jardin des Maraîchers est un véritable carrefour social.

Pensé au départ comme une invitation à passer sur la friche, le marché s'est imposé de fait comme un espace de solidarité grâce au prix libre : certain-e-s donnent plus permettant à d'autres de pouvoir accéder aux denrées malgré des moyens modestes. Le prix libre relègue donc en arrière plan la question des moyens de chacun-e et la question du bien manger n'est plus cantonnée à un cercle de « consom'acteurs » aisés. Coté champs, les rentrées de chaque marché permettent de couvrir les frais liés à la production.

Néanmoins, certains aspects de l'émulation du marché nous ont parfois questionnés. Beaucoup de monde passait dès 17h, entraînant parfois une affluence qui rend plus difficile les échanges, et malgré un étal bien fourni, les productions partent vite. Nous avons souvent remballé le marché bien avant l'heure de clôture, nous laissant parfois le sentiment de n'être qu'une promo de supermarché dont il faudrait profiter vite. Si globalement l'ambiance était bonne, certains comportements n'étaient pas sans rappeler l'ouverture des soldes. Mais on ne déconstruit par le rapport à la

consommation du jour au lendemain. Les échanges sont importants pour expliquer notre démarche et faire en sorte que celle-ci soit réappropriée. Expliquer pourquoi on fait ce marché, le prix libre, comment et pour qui on produit, le contexte de la friche et de la lutte...

Malgré tout, c'est un temps privilégié pendant lequel les moments conviviaux formalisés (rétrospective de la lutte) ou non (apéros, ballade dans la parcelle,...) ont permis à pas mal de monde de découvrir le lieu. On vient là prendre des légumes, du pain, mais on vient aussi se poser, discuter, passer des infos, s'organiser pour des événements à venir. On apprend à se connaître, des liens se tissent au fil du temps : certain-e-s finissent par installer un jardin sur la friche et participer à l'émulation du quartier, d'autres filent la main pour les récoltes ou nous assurent que l'on pourra compter sur eux en cas de mobilisation. Le marché est donc un outil important de cette lutte pour créer du lien sur place ou à l'extérieur de la friche, lors de marchés sauvages qui nous permettent d'aller à la rencontre des habitant-e-s de la ville. Rendez vous au printemps prochain ! ♦

Les maraîchers-jardiniers

Infos : <http://jardindesmaraichers.potager.org/>



L'épopée du Snack-Friche

« Le Snack-Friche » est une jolie cabane en bois de 50 m², faite uniquement avec des matériaux de récupération et construite par des personnes ayant plus ou moins d'expérience, mais une envie commune de reprendre en main des savoir-faire qui sont très souvent une exclusivité des professionnels. L'idée ici était de montrer qu'on est toutes et tous capables d'inventer et de « faire par nous mêmes » nos propres lieux de vie.

Après plusieurs mois de travail non continus, ce projet ambitieux, entamé lors du chantier d'été du quartier des Lentillères, a été inauguré le 15 novembre par une soirée sympa avec bonne bouffe et musique roumaine improvisée. A l'image de ce que l'on souhaite pour cet espace : bien plus qu'un simple lieu chauffable pour les réunions d'hiver du potager collectif ou du quartier, le Snack-Friche est fait pour accueillir soirées concerts, débats, projections, séances de gym, sessions d'aquarelle, jeux de société, bals folks...et plus encore ! Le tout agrémenté de délicieux plats végan (végétaliens - sans produits d'origine animale), concoctés sur place grâce à la cuisine collective, supports pour de riches débats sur notre rapport à l'alimentation et à l'exploitation de la terre ou des animaux.

Tout au long de l'hiver et notamment le jeudi, il y aura toujours âme qui vive et activités prévues au Snack-Friche : le programme des « Jeudis du Snack-Friche » est à consulter et à enrichir sur place ! ♦





Retour sur le chantier de cet été

Début juillet dernier était organisé le premier chantier d'été du quartier libre des Lentillères. Durant une petite dizaine de jours, une centaine de personnes sont passées venant de Dijon ou d'ailleurs pour imaginer et faire sortir de terre diverses constructions, décorations, et autres joyeuseries : snack friche (voir brève à ce sujet), rénovation du toit de la grange, déco-quartier (voir brève sur les animaux et la photo de la superbe mosaïque réalisée à l'entrée du Pot'Col'Le), bancs, mais aussi repas collectifs et sessions cuisine endiablées où chaque équipe aura rivalisé d'inventivité gustative, jeux de pistes, tournoi improvisé de pile ou face, sorties nocturnes, et discussions sur des luttes en cours

Ce moment fut, comme tant d'autres, un moyen de plus de rencontrer de nouveaux gens, de s'imprégner un peu plus de l'ambiance du quartier, mais aussi de partager récoltes, savoir-faire, joie de vivre, rires et perspectives en communs. On remet ça l'été prochain ! ♦



Brèves

Les politiques, on les connaît Parker !

Depuis le 25 septembre, les salariés de l'usine Parvex, du groupe Parker, luttent contre la délocalisation de leur usine. Les ouvriers de la boîte ont profité de l'inauguration du foyer Adoma pour interpellier François Rebsamen, qui a alors promis de les aider. Comment ? Si le groupe délocalise, les pouvoirs locaux ont la possibilité de transformer juridiquement un terrain bâtit en jardin public - qui ne vaudrait alors plus rien financièrement parlant - pour empêcher l'entreprise de procéder à une juteuse opération immobilière.

Rebsamen fanfaronne de promesses sur ce terrain qui ne lui appartient pas et sur lequel il ne peut - à son



grand regret - rien faire d'autre qu'un espace vert. Il se pose en pourfendeur de la spéculation foncière, alors que la mairie mène de plein front des opérations immobilières juteuses pour le BTP local, comme le projet d'écoquartier «Le Jardin des Maraîchers». Opérations juteuses également pour la collectivité, puisqu'à long terme il y a à la clé diverses taxes et impôts locaux, qui représentent une manne financière dont la mairie ne peut se passer pour équilibrer son budget et mener ses projets. Les décideurs locaux n'hésitent pas à faire le grand écart pour dénoncer les logiques spéculatives d'entreprises transnationales, alors que ceux-ci gèrent la cité comme une ville-entreprise, dans une même logique de rentabilité et de compétitivité. Quand il s'agit de faire un coup médiatique, on peut bien sûr compter sur la municipalité ! ♦

Macadam Farm pour V'île fertile ?

A ville du futur, agriculture du futur ? Faisant le constat de la disparition des dernières terres agricoles fertiles dans et à proximité des villes au profit d'une urbanisation toujours plus gourmande, des urbanistes et agronomes technophiles ont revisité à leur sauce l' ancestrale agriculture urbaine ayant assuré pendant des siècles la sécurité alimentaire des urbains, pour donner naissance au concept d'agriculture verticale.

Imagine bientôt sur le toit de ton immeuble : des bassins d'élevage de tillapias, poisson sud-américain plutôt fadasse, dont l'eau saturée de leur merde vient « nourrir » à l'étage du dessus des tomates et salades hors sol, le tout sous atmosphère contrôlée, éclairage artificiel et chauffage afin de maximaliser les rendements par unité de surface. Délire de science-fiction ou projet de recherche novateur déjà mené par l'institut national de recherches agronomiques ? Il n'y a qu'à parcourir les lauréats du récent appel à projets « Végétalisations Innovantes » de la mairie de Paris pour découvrir l'étendue de l'enfer à venir : « Macadam farm », « V'île fertile », « Urbagri » sont autant de projets de fermes verticales en cours de développement, pour répondre aux besoins d'urbains de plus en plus nombreux.

Evidemment, ces projets sont présentés comme « écologiques » (à défaut de « bio » car le cahier des charges bio interdit – pour l'instant – la culture hors sol) car ils relocalisent la production agricole et minimisent ainsi les transports. Passons rapidement sur la question des consommations énergétiques hallucinantes d'éclairage et de chauffage, des nombreux intrants nécessaires et des composants « high tech » et polluants de ces modules technologiques : même leurs

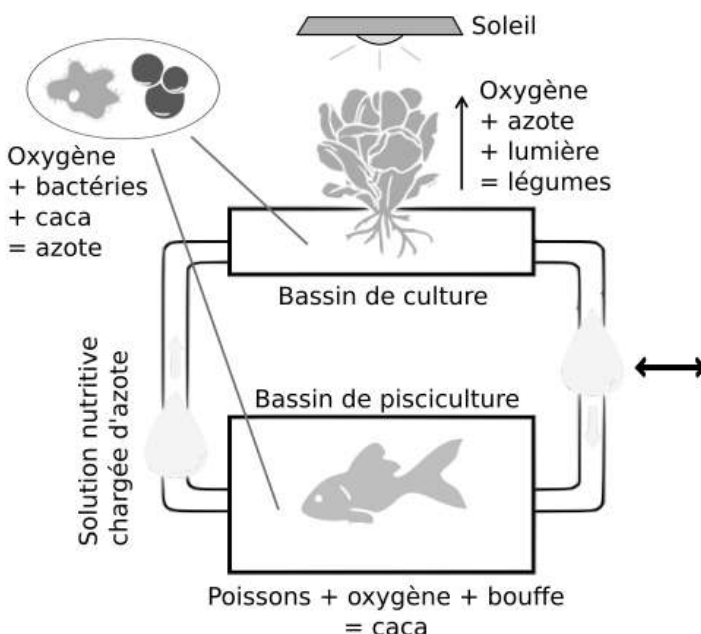
efforts de communication « verdissante » ne nous tromperont pas sur le caractère fondamentalement anti-écologique de cette agriculture verticale.

Sans compter la lourdeur des investissements nécessaires (1,5 millions d'euros pour les 3000 m² des fermes LUFA, serres chauffées et cultivées en hydroponie - c'est-à-dire hors-sol - sur le toit d'un centre commercial à Montréal) qui réserve ce genre de projet à des agro-businessmen pétés de thune à la tête d'une armée d'ouvriers, dont le travail n'a plus rien d'agricole puisque taylorisé à l'extrême.

Plus dangereux encore, ces fermes verticales poussent à l'extrême le divorce entre agriculture et sol, il est vrai déjà bien entamé par l'agriculture productiviste et chimique. Suivant cette logique, il devient totalement inutile de préserver de l'urbanisation les dernières terres agricoles fertiles puisque n'importe quel toit, friche industrielle polluée, parking, cave... suffira à nourrir les urbains du futur. L'industrialisation, l'aseptisation de l'acte de production agricole nie tout ce qui fait sens dans la culture paysanne, à savoir le rapport à la terre, au paysage et au territoire, la recherche d'autonomie tant financière que technique (auto-consommation, production de semences...), les

liens de solidarités... Cette forme d'agriculture exclue de fait les paysans !

Mais ce n'est pas une fatalité ! Sur les 6 Ha de terres maraîchères du quartier des Lentillères, nous n'avons pas besoin de leurs gadgets technologiques hors de prix et artificiels pour produire des légumes de qualité : on fait déjà ça sur un vrai bon sol fertile, avec du vrai bon fumier de bovin et surtout une bonne dose d'huile de coude ! Et on compte bien y rester longtemps ! ♦



Techno-paysan

Paroles d'arrivants et d'arrivantes sur le quartier

En déambulant sur les sentiers du quartier, l'équipe du Génie du Lieu a posé quelques questions, entre deux invitations à une part de gâteau, à un apéro... ou à empogner une binette.

Henry :

J'ai entendu parler de la friche par l'intermédiaire d'un collègue de travail qui était à La Poste comme moi. Il m'a dit que des gens s'étaient appropriés des terres pour les travailler. Il m'a affirmé aussi qu'il y avait des parcelles disponibles. Vu qu'à l'époque, je partais en retraite, j'ai pensé que ce serait une bonne idée de faire un jardin avec mon collègue. De fil en aiguille, on a décidé de s'installer sur une petite parcelle boisée qui nous a bien plu. C'était pourtant pas le coin le plus pratique au sens où c'était une petite forêt d'élantes (arbres d'importation exotique proliférant par rejet et doté d'un taux de croissance exceptionnel). On nous a pris pour des fous, mais ça s'est avéré un très bon choix et on a été payé de nos efforts : même en semant tardivement, on a eu de très beaux légumes, de belles pommes de terres.

Le fait que ce soit squatté ne m'a pas donné d'appréhensions, parce que je me disais « de la bonne terre comme ça laissée à l'abandon, c'est du gâchis » : un potentiel comme ça ne doit pas rester en jachères .



Au début, je venais pour exploiter une parcelle individuelle et puis j'ai appris que des gens travaillaient ensemble une parcelle collective. Cela m'attirait aussi. J'ai décidé de m'y impliquer et puis de fil en aiguille, l'activité de jardinage a dérivé vers des activités annexes comme la construction de cabanes ou de serres. Comme j'aime bricoler et que j'avais des notions, je me suis éclaté là-dedans.

Pour la dernière construction en date, le snack friche, je n'avais jamais construit un espace aussi important. Je pensais que c'était vraiment ambitieux par rapport aux connaissances qu'on avait. Et puis en fait on avait des matériaux, la volonté, des gens qui nous ont aidé et la mayonnaise a pris. Au final on a une jolie petite cabane de 45 m². Certes on avait pas de permis de construire, mais vu que de toute façon on était sur un espace déjà illégal, je me suis dit que ça ne changeait pas grand chose. Et puis là encore, j'ai pas eu d'états d'âmes, ça me semblait légitime.

Je doutais au début que cela puisse durer mais j'ai de plus en plus confiance dans la pérennité de l'exploitation de cette friche parce qu'il y a de plus en plus de gens qui nous soutiennent. Des sympathisants qui viennent filer des coups de main sans rien demander en retour parce qu'ils pensent qu'on fait de bonnes choses. Je pense que si on continue comme ça à avancer et travailler correctement, on finira par s'imposer face à la Mairie et par garder ces 6 Ha en culture.

Johnny :

En fait moi personne ne m'a jamais parlé du jardin ici, mais comme j'habite pas très loin d'ici et que je suis un fervent cycliste, je me balade beaucoup dans Dijon. Et en passant rue Phillipe Guignard et rue Amiral Pierre, une fois au début du printemps, j'ai jeté un oeil et j'ai vu des gens qui faisaient du jardin. Je leur ai demandé comment il fallait faire pour en avoir un aussi. On m'a envoyé U. qui m'a dit « là, là, là et là c'est pris » - moi j'en ai pris acte et j'ai vu cet endroit où c'était que de la friche, avec de grosses épines, fallait voir. Moi le terrain je l'ai défoncé en février-mars et j'ai commencé à planter au mois de mai. J'en ai chié mais comme rien ne me fait peur, voilà. Moi j'habite pas loin, rue d'Auxonne et j'avais toujours rêvé d'avoir un jardin...

Bon après il y a mon voisin. Il me voyait revenir avec les potirons et les courgettes chez moi. Là il m'a

JOHNNY



dit « tu sais pas où c'est que je pourrais trouver un jardin ? ». Je lui ait répondu : « si, là bas, faut que tu défriches ». Et alors il s'est mis à 50 m de moi.

Moi ça m'inquiétait pas de me mettre là : franchement les autres gens qui sont ici, ils l'ont pas forcément de-

mandé et c'est des gens comme toi et moi. Bon après c'est bien beau de faire un jardin mais il faut déjà savoir si la terre vaut quelque chose. Si c'est pour se retrouver dans du caillou ou de la terre ingrate, tu te dis que c'est pas possible. J'aurais pas persisté. Mais là dès que je me suis mis à creuser entre les épines, je me suis aperçu que c'était de la terre comme j'avais jamais vu. Nulle part ailleurs tu vois de la terre comme ça. Quand on me dit qu'ils veulent construire des immeubles ici, je dis que c'est un scandale. C'est pas normal, déplacer de la terre comme ça qui est là depuis des siècles, c'est un peu comme si on te disait « la Tour Eiffel à Paris elle fait chier, on aurait qu'à la déplacer et la mettre à Toulouse ». Ça fait pas sens, tu vois ce que je veux dire ?

Anne :

Je suis habitante du quartier mais j'ai entendu parler d'ici par un tract dans ma boîte aux lettres et puis par les activités qui ont été organisées sur le potager par le biais du collège des Lentillères où sont mes fils. Ils étaient venus faire des plantations avec leur prof de SVT. Cela leur avait bien plu, alors quand mon fils a vu le tract dans la boîte aux lettres il m'a dit « il faut y aller ». On a rencontré les gens sur la friche. Cela nous a tout de suite intéressés d'avoir un jardin parce qu'on en a pas. On en avait cherché un il y a un moment de ça mais on n'avait pas trouvé.

C'était super simple pour trouver la parcelle. On est arrivé pendant les dernières vacances de Pâques. On a rencontré quelqu'un qui nous a fait visiter, qui nous a dit « si vous voulez vous installer, il y a ce coin là ou celui là ». Alors, on a immédiatement choisi. Franchement, on est arrivé sans préméditation, quand on est reparti, on avait un jardin. Ce sont les enfants qui ont choisi : ils voulaient des arbres autour pour construire une cabane. A la base c'était plutôt le grand qui a 13 ans qui était intéressé mais le petit s'y est mis aussi.

Avec eux c'est pas mal du jardin loisir. Il y a eu d'autres enfants de leur collège qui sont revenus en famille aussi. Là, on a des nouveaux et nouvelles voisins-e-s rroms qui retapent les maisons derrière. Quand j'étais gamine, mes parents avaient un jardin, mais sinon je n'avais aucun savoir-faire particulier. Et puis en arrivant ici, on a planté des concombres, des tomates, des courges, des salades, du patidou, du maïs. Et tout a poussé. On a demandé des conseils aux maraîchers d'à côté avec qui on est voisins, un peu lu, observé, mais c'est aussi pas mal le feeling. Franchement, on plante des graines et ça pousse.

Le fait d'occuper illégalement un jardin ne nous faisait pas peur. On s'est dit que ça durerait le temps que ça durerait. Après c'est vrai que si maintenant ça s'arrêtait on serait vraiment déçus. Moi je pense même qu'il faut exporter ce concept dans d'autres quartiers. C'est drôlement sympa d'avoir un espace comme ça en ville, libre mais qui fonctionne très bien tout seul. C'est un peu un poumon dans la ville. Et puis ce qui est important aussi ce sont les liens que ça crée. Je suis du quartier et j'ai rencontré certains de mes proches voisins ici. On ne se connaissait pas avant parce qu'habituellement on se croise sur les trottoirs mais sans se parler, sans se dire bonjour. Au niveau d'un quartier c'est important ce que ça apporte socialement, alors au niveau de la ville c'est une démarche à faire valoir. Je suis sûre que d'autres dijonnais seraient intéressés. C'est un espace dit collectif et il porte bien son nom. Il a une fonction très particulière, et c'est dommage qu'il n'y en ait pas ailleurs à ma connaissance et d'autant plus regrettable que celui-là soit menacé de disparition.

Caro :

J'ai entendu parler d'ici parce que les jardiniers faisaient une espèce de gros repas un samedi après midi en ville. Ils servaient des repas gratuits et donnaient des salades. Cela nous a plu, et puis là ils nous ont expliqué un peu le concept des jardins. Et puis on est venu avec mon copain pendant le chantier collectif d'été du quartier...



En fait j'ai un BTS production horticole, alors ça m'a intéressée tout de suite et mon copain aime bien jardiner aussi. On a un petit appart' au centre ville, du coup on a pas de jardin ni trop d'espace, et ça nous manque à fond. Du coup venir faire du jardin ici c'est génial. On n'avait pas essayé d'avoir une parcelle sur les jardins familiaux, parce qu'on nous avait dit que c'était très long pour avoir une place. Et puis c'est pas pareil qu'ici. Ici on lutte, on fait pas juste notre parcelle pour avoir nos légumes à nous.

Je me suis rendu compte que j'avais beaucoup à apprendre. J'ai fait 2 ans de BTS en maraîchage, mais voilà t'apprends pas vraiment l'art de cultiver quand tu fais un BTS. C'est bizarre mais ce que j'ai fait le plus dans ces études, c'est de l'économie, afin d'estimer si ton entreprise de maraîchage va être viable. On te donne les normes, les règles et il faut que ça marche. Il y a cette obsession constante pour la question des sous, et des sous, et ça c'est pas mon truc. Alors qu'ici les légumes faits par les maraîchers sont distribués à prix libre et on sent bien que les gens sont animés par d'autres passions que la rentabilité.

On va tous les jeudis au marché depuis que ça a démarré. Même si on peut avoir des légumes au potager collectif, on va quand même au marché parce que c'est un espace convivial et qu'on a envie de le faire vivre. On achète plus que nos légumes là-bas d'ailleurs, parce que ça suffit largement.

Julien :

Moi je suis venu sur le potager par J. et M. qui avaient une parcelle et qui ont ramené sur le terrain une vieille caravane qui allait moisir. Elle était là et moi ce qui se passait ici m'intéressait bien.

Je cherchais un coin pour vivre parce que j'avais pas trop d'argent, j'étais un peu en galère. J'ai complètement refait l'intérieur : bois, contreplaqué, lino. C'était prati-

CARO

quement que des matériaux de récup' à part 2-3 vis ou clous. Cela fait quelques mois que je suis là à passer des moments vraiment sympas et à rencontrer des gens d'un peu partout. C'est ce type d'endroits qui me font vraiment rester à Dijon.

Ici, j'ai rencontré pas mal de gens qui ont des parcelles. J'ai fait la connaissance de B. qui est un retraité marocain excellent qui m'apporte tout le temps des petits gâteaux, du thé à la menthe. Il m'a raconté qu'il y a plusieurs années d'attentes sur des jardins familiaux, il avait déjà essayé... Alors lui il est venu prendre une parcelle ici.

Je crois que ça se passe un peu comme ça, vraiment au feeling et c'est ça qui est sympa. Il y a cette volonté de reprendre l'espace par le maraîchage, des activités diverses, des chantiers, d'apprendre comment on coupe du bois, comment on fait une structure de cabane. C'est une sorte de MJC pour les jeunes et les vieux. Dans les lieux alternatifs, on peut avoir tendance à rester dans des groupes parfois un peu fermés avec une identité très marquée. Mais là, avec les jardins entre autres, c'est vraiment ouvert. Chaque jour, il y a quelqu'un qui va découvrir le lieu et amener ce qu'il sait. Tu peux te retrouver autant avec un papy, que des punks, des étudiants, des prolos, et ça c'est hyper bien.

Et là bosser avec les enfants rroms d'à côté, lire des histoires, peindre un peu, passer du temps à bricoler des vélos, moi ça me fait du bien et ça fait du bien au lieu je pense. Et puis, c'est du voyage à côté de chez toi : ces gravures en arabe dans le squat des migrants, ces gens d'ailleurs, ces peintures d'animaux de partout avec des mosaïques le long du mur de la voie ferrée. En fait c'est d'utilité publique, c'est pas des projets farfelus, ça tient carrément debout. Moi je suis pas du genre à vouloir persuader les gens avec mon opinion. C'est

TULIEN



une histoire de temps, de passage, de gens qui au bout d'un moment vont se dire : « Mon voisin il y va, pour-quoi j'irais pas ? », et puis passer le jeudi au marché prix libre, rencontrer des gens, et voir que c'est pas un ghetto, qu'il y a des gens de toutes sortes, des gens branchés rock'n'roll, culture biodynamique ou opérète.

Steph :

J'ai pas entendu parler d'ici par des tracts ou des papiers mais par des on-dits, des amis... J'étais déjà venu à une fête de quartier à la grange rose, à un concert où des gens jouaient de la musique avec de grosses ampoules sur le crâne. Alors je suis venu sur les jardins pour me faire une idée par moi même de ce qui se passait. Là cette ambiance détonnante de gens qui font tout et n'importe quoi m'a bien plu.

On est un groupe de 6 potes. Pour moi l'envie de faire du potager vient du désir de trouver quelque chose de concret dans le travail qui sorte du rapport au salariat et à l'argent : l'envie de produire quelque chose avec ses amis et de trouver la satisfaction de faire les choses par soi-même. Pour moi le potager c'est aussi un vecteur, un moyen de discuter de ce qu'on pourrait faire ensemble par ailleurs dans le futur. Pour trouver la parcelle, on a eu une démarche un peu spéciale, on a demandé par mail sur l'adresse du potager collectif. Je suis venu aussi sur place discuter avec les gens. A partir de là on a décidé de s'y mettre, tout en tenant compte du fait qu'il y avait des personnes qui voulaient garder des espaces de vies animales et végétales plus « sauvages » et ne pas mettre des potagers partout. Cela dit, la plupart des gens qu'on a croisé étaient quand même super motivés que de nouvelles personnes arrivent, donc on s'est senti les bienvenus.

On y connaît pas encore grand chose en potager et comme on est arrivé à l'automne pour l'instant, on s'est contenté de défricher et labourer, et puis on a semé un petit engrais vert qui donne à notre terrain un petit air de green de golf qui rend pas mal. On avait R. à côté de chez nous qui s'était construit un petit abri où il rangeait ses outils. On lui a demandé gentiment si on pouvait lui emprunter. Il était ok. Bon... dans l'enthousiasme des débuts, on lui en a cassé un ou deux... Mais ça n'a pas posé de problème dans la mesure où on a retrouvé les manches et réparé.

On sait qu'ils vont tout faire pour réaliser leur projet urbanistique tel qu'ils l'entendent. La démarche de désobéissance est logique dans la mesure où on refuse de se faire marcher dessus. Je sais pas ce que signifierait gagner, même si je me pose régulièrement la question. Mais la première victoire ce sont les liens qui

se sont créés entre les gens et le fait que cela constitue un exemple d'auto-organisation où on a pas besoin d'un Maire pour nous dire ce qu'on peut faire ou pas. Pour l'instant, à ce que je comprend, les endroits qu'ils acceptent de laisser sont seulement les endroits où la terre est pourrie, mais je pense qu'il est tout à fait possible qu'on les fasse lâcher plus.

J'ai fait des études scientifiques assez poussées. Ce que je faisais à la fin, les nano-sciences, c'est un domaine assez spécifique et barré, assez controversé aussi. Je discerne mal, vu comment on s'organise ici, à quoi ça pourrait nous servir. C'est sûr que la nano-science par rapport au jardin c'est moins réappropriable. Après ce que j'ai appris en général en physique-chimie, l'esprit scientifique, je suis sûr que ça peut servir dans certaines bricoles. J'espère en tout cas : si j'arrive à penser à partir de là des partages de connaissances et d'outils, tant mieux. ◇

Les versions complètes de ces interviews sont disponibles sur le blog du Potager Collectif :
<http://lentilleres.potager.org/>

Solidarité sans frontières : les migrants restent dans le voisinage !

Début juillet, le long de la friche, Mairie et Préfecture ont envoyé une escouade policière en uniforme expulser l'ancienne boucherie Ponelle, « l'hotel » de fortune où une centaine de demandeurs d'asile avaient trouvé refuge depuis novembre 2011. Les autorités ont bouclé la rue Bertillon et obligé nos voisins à quitter leur habitat manu militari. Le soir même, une manifestation mettait le boxon dans les rues de la ville et prenait sans crier gare le micro, sur une scène autrement dédiée aux festivités touristiques de l'été.

Dans les jours qui ont suivi, les vigiles missionnés pour empêcher que le bâtiment de la Boucherie soit réoccupé et qui restaient prudemment parqués derrière des cages, se sont pris quelques jets de cacahouètes. A tel point qu'ils auraient dû appeler à l'aide leurs compères policiers, forcés de rester en renfort les jours suivants en attendant les tractopelles de démolition.

En ces temps où croissent les tentations de repli identitaire, national, ou du chacun pour soi, des habitant-e-s du quartier considèrent comme primordial d'accueillir les laissés pour compte des guerres et de l'exploitation post-coloniale sur lesquels, ne l'oublions pas, repose toujours en bonne partie la richesse occidentale. Aux Lentillères, nous entendons bien développer une solidarité sans frontières. La réaction ne s'est donc pas faite attendre. Début septembre, l'ancien Pôle Emploi de la rue René Coty - tout proche du quartier et inutilisé depuis quelques années, s'est vu

réquisitionné par plus d'une centaine de migrant-e-s, voisin-e-s et soutiens. Pendant quelques jours, on a pu voir des banderoles et de nombreuses silhouettes sur les toits, veillant à ce que la police ne tente pas d'intrusion en force. À l'intérieur de ce bâtiment autrefois dédié à la gestion des chômeurs, la vie reprenait de manière autrement plus tonifiante avec ses fumets de soupes, ses conversations et jeux dans les chambres, et ses assemblées dans le hall.

Les occupant-e-s ont obtenu au tribunal des délais jusqu'au 15 mars, et à l'heure actuelle, l'UNEDIC ne peut se prévaloir d'avoir un projet en vue sur ce bâtiment. Appel à tou-te-s ceux et celles qui souhaitent faire en sorte que ces voisin-e-s venu-e-s d'ailleurs puissent rester une fois le printemps venu et ne se retrouvent pas de nouveau à la rue ! ♦

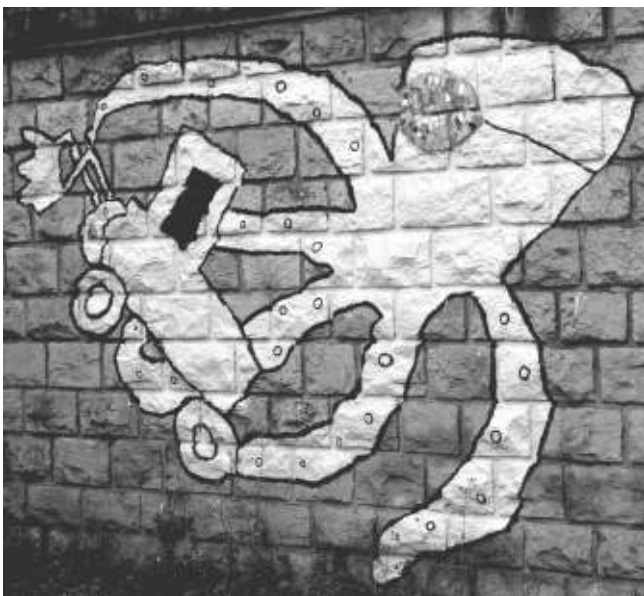
Contact : soutien-asile-21@potager.org



Animaux évadés de la rue Phillipe Guignard

Une foule d'animaux masqués avaient commencé à jaillir sur les murs et les jardins du voisinage début juillet. Leurs visages de mosaïques égayaient de leurs reflets argentés les sourires des passants de tout âge. Ces espèces, probablement menacées de disparition, orang-troublant, chat-touillant, girafe-mataf, éléphant-asmagorik... avaient fini par se regrouper le long de la voie ferrée, attirés, comme bien d'autres, par le défilé bigarré des trains de marchandises et le ballet incessant des jardinier·e·s en contrebas.

Mais cette présence sauvage ne fut pas du goût des autorités. Ces specimens étaient-ils suffisamment propres et sages ? Valaient-ils le respectable ours pompom ou la vieille chouette ? Avaient-ils bien leurs papiers ? Il semblerait bien que non : un petit matin à l'aurore, une société privée encadrée par un agent municipal zélé fut diligemment dépêchée pour venir tout nettoyer. Il leur fallait récurer plumes et poils, sabler carreaux colorés et miroirs chatoyants jusqu'à l'éradication totale des fauteurs de troubles. La tâche fut ardue, l'escorte policière ne suffisant pas à faire taire les quolibets des défenseurs des animaux. Pendant quelques jours, on n'entendit plus que des hurlements dans les rues désolées, laissées à quelques chats errants et oiseaux de passage. Mais rien n'est perdu, des empreintes fraîches et autres griffures mutantes auraient été vues sur la friche adjacente, et depuis quelques jours, assis sur un banc, un ancien du quartier prophétise en agitant sa canne le retour d'une meute de bestioles endiablees.



PS : ceux qui se baladent dans le quartier n'auront pas manqué de voir apparaître de nouveaux oiseaux rares le long de la rue Phillipe Guignard. Nous appelons tous les naturalistes en lutte et zoologues briseurs de cage à défendre leur présence à nos côtés. ♦

Brèves

Dijon rachète le domaine de la Cras

Dernièrement, le Grand Dijon a acquis les 160 Ha du domaine de la Cras pour 1,3 millions d'euros. Situées sur le plateau au dessus de Fontaine-d'Ouche, ces terres ont été rachetées par l'agglomération pour « constituer sa ceinture verte » et permettre d'en faire un symbole d'une agriculture périurbaine « vertueuse et diversifiée ».

D'entrée, le rachat s'apparente à une opération de com' menée avec soin, en témoigne la déferlante d'articles dans la presse et la propagande locale. C'est « un des futurs grands projets de l'éventuelle troisième mandature » du Seigneur local nous dit-on. Bien sur, c'est le black-out médiatique sur l'expansion de la ville sur d'autres fronts : troisième extension du parc Valmy, zone d'activité à Saint Appolinaire, construction de la LINO... ce sont des centaines d'hectares de terres agricoles englouties sous le béton en seulement quelques années, dynamique qui n'est pas prête de s'enrayer si l'on en croit les projets à venir...

Mais Dijon a été récemment labellisée « Capitale de la Gastronomie » et c'est pour faire belle figure qu'elle a souhaité acquérir ces terres, qui comprennent le domaine viticole de la Cras, ses 8 Ha de vignes déjà en place et son potentiel de plantation de 13 Ha. On parle déjà « de la renaissance des côteaux du Dijonnais », que les pouvoirs publics n'oublieront pas de mettre systématiquement en avant, pour confirmer le statut gastronomique de la ville.

D'après la presse, le vin ne sera pas la seule vitrine gastronomique dans ce projet. On parle de truffières, de plantation de cassis... bref, des productions de niche, prestigieuses, à destination des touristes, des fins gourmets aux bourses bien remplies, ou des banquets de l'agglomération. D'autre part, la chambre d'agriculture indique que les cultures céréalières prendraient la forme de la rotation Colza-Blé-Orge, rotation on ne peut plus classique de l'agriculture moderne de la plaine de Saône et incompatible avec l'agriculture bio, dont on peut imaginer que les productions seront directement valorisées auprès de la mal-nommée « coopérative » Dijon Céréales, sur le marché national et international.

Entre production de niche vitrine - au service du marketing territorial - et production classique de masse, on ne peut pas dire que la Mairie s'aventure hors des sentiers battus ni qu'elle cherche à permettre à une large partie de ses habitant-e-s de se nourrir autrement. ♦

Partager le butin !

Cet été, les jardinier-e-s ne sont pas les seul-e-s à s'être activé-e-s sur la friche : les abeilles des Lentillères ont aussi su tirer le meilleur des fleurs des jardins : 40 kgs de miel récoltés, ça ne chaume pas dans le rucher, pour la plus grande joie de nos papilles. Une petite saveur mentholée sur la miellée du mois d'août... il paraît que ça vient des fleurs de tilleul ! Sans oublier les fêtes des extractions collectives, encore un bon prétexte pour partager des moments simples et conviviaux, à regarder s'écouler lentement ce précieux liquide doré. Et pour couronner le tout, nous avons également monté un atelier construction de ruches... dont un prototype issu de la créativité des inventeurs locaux !

Avis aux amateurs et amatrices, le rucher des Lentillères s'étend toujours et cherche du matériel ainsi que des petites mains pour son entretien !

Dans le rayon miel, la mairie de son côté a installé 30 ruches dans la ville, gérées par des apiculteurs et apicultrices locaux. Tant mieux pourrait-on dire, si ce n'est qu'on peut sérieusement s'interroger sur les motivations de la ville quand on sait que ce miel est avant tout destiné à être vendu à l'office du tourisme ou valorisé à la foire gastronomique avec la petite étiquette « made in Dijon ». En ce qui nous concerne, le miel produit aux Lentillères est tout simplement partagé entre les jardinier-e-s et habitant-e-s du quartier, et le plus souvent dégusté lors de repas collectifs et conviviaux, à l'opposé du marketing territorial de la mairie. ♦

L'urbanisme populaire, une utopie qui dure

Là où j'habite, c'est pas bien loin du quartier des Lentillères, dans les faubourgs de Dijon la « ville où il fait bon vivre » grâce à son Tram qui ne passe pas par ici. Là où j'habite, aucun plan urbanistique n'a organisé la "rue quartier", née dans les années 1950 de l'auto-construction de cabanes-maisons, par des familles d'origine populaire et immigrants de la « 1ère génération ». Ceux là-même qui étaient employés dans le bâtiment pour construire ailleurs des grands ensembles alignés selon la logique des grues, aujourd'hui appelés "cités", tout à fait planifiés, eux, et considérés à l'époque comme les joyaux urbanistiques de l'aire du progrès. 50 ans après, là où j'habite, il y a des maisons qui ne se ressemblent pas, non alignées, un lieu dense mais vivable, il y a aussi des voisins qui se parlent, échangent des coups de mains et pourquoi pas un barbecue sans qu'aucun architecte n'en ait dessiné le lieu adéquat.



Parfois, je me prends à rêver que dans 50 ans, peut-être, « le quartier libre des Lentillères » pourrait encore accueillir des habitants heureux d'y vivre parce que « c'est vachement chouette » les chemins tortueux, les parcelles cultivées imbriquées dans des bosquets et haies sauvages, les cabanes-maisons que des jardiniers-constructeurs y ont semées en vivant l'espace sans le planifier sur un écran d'ordinateur (un outil avec un écran à deux dimensions seulement, utilisé jusque dans les années 2045).

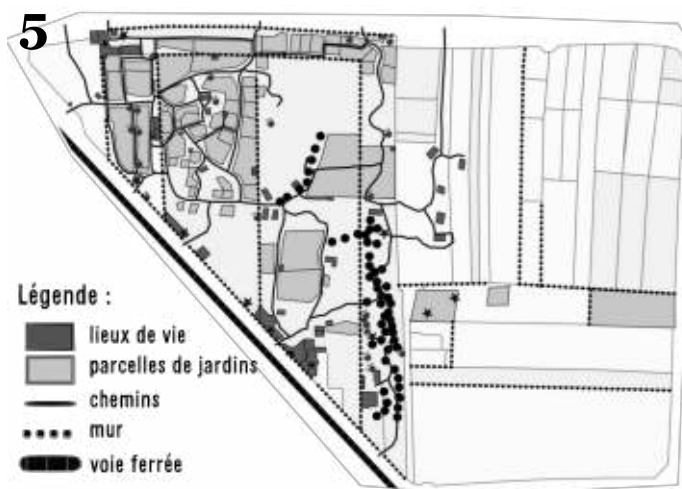
Mais il n'est nul besoin de se projeter dans le futur pour penser l'utopie d'un quartier auto-construit. Sans remonter aux squats de grottes, en vogue sous le Néolithique ou bien encore aux villages édifiés sans permis de construire dans les plaines de la Gaule, les mouvements populaires ayant pris en main la construction de leur lieu de vie ne manquent pas dans l'histoire récente. Les crises du logement (maladie chronique du capitalisme), qu'elles soient provoquées par la guerre, le déplacement rapide de populations vers les villes ou la spéculation, sont souvent à l'origine de ce genre de mouvements, dont les Castors sont une illustration. Né avec la « société des Castors » à Lyon en 1850, ce mouvement se propage dans divers pays d'Europe et prend de l'ampleur dans l'entre-deux guerres, comme à Saint-Etienne avec les « cottages sociaux ». Le principe est celui de l'auto-construction coopérative. Des familles se regroupent et bâtissent en commun (durant leur temps libre) leur habitat et quartier. Ce mouvement est pluriel et évolutif : sa dimension communautaire et contestataire varie selon les lieux et les périodes. Si la volonté d'accès à la propriété en maison individuelle et la valorisation du travail ont pu être centrales, si le mouvement a pu être récupéré et institutionnalisé, l'expérience de l'auto-construction a été le support de solidarités et d'émancipations nouvelles, parfois nourries par le coopérativisme d'inspiration ouvrière ou influencées par les courants chrétiens de gauche. Les castors ont ceci en commun avec les squats urbains, les yourtes rurales ou les cabanes marseillaises d'être des réactions populaires spontanées, autant face aux carences des politiques publiques de

logement qu'à leur formatage repoussant ou discriminant. Si les bidonvilles bricolés d'hier et d'aujourd'hui ne font pas forcément rêver, ils n'en sont pas moins une manière pour des populations jugées indésirables et toujours repoussés de se faire une place coûte que coûte dans la ville avec leurs propres moyens. Face aux initiatives populaires, les lois récentes de type Loppsi ont pour objectif explicite de criminaliser les autoconstructions hors-normes.

L'enjeu du logement, du droit à son accès, à sa conception et à sa réalisation est politique : il ne s'agit pas seulement de se loger, mais d'habiter la cité et d'avoir droit de cité. Contester l'urbanisme, c'est remettre en cause le régime politique, économique et culturel qui en soutient les murs. C'est pourquoi toutes les utopies commencent par décrire la forme de la cité qu'elles engendrent, autrement dit le type de vivre ensemble qui peut s'y déployer.

Mai 68 a ainsi propagé dans les périphéries rurales son lot d'expériences communautaires qui mirent au centre de leurs projets la contestation de l'ordre central, ou encore l'auto-rénovation des villages en ruines, abandonnés lors de l'exode des « paysans » vers des lendemains urbains et industriels qui devaient chanter (puis déchanter) sur l'air de la Modernisation de la France. Plus récemment, des expériences diverses de réappropriation du logement prennent consistance. Squats urbains ou potagers, réinvestissements communautaires de villages ou hameaux abandonnés en sont les déclinaisons politiques actuelles. Le co-habitat, forme plus polissée et malheureusement souvent réservée aux classes plus aisées, s'inscrit également dans la volonté de se réapproprier l'habiter par des groupes qui décident ensemble du plan de leur quartier, avec des espaces mis en commun et une forte participation de chacun à la vie collective.

Autant de mouvements auxquels Henry Lefebvre rend toute leur légitimité à travers ce qu'il appelle le droit à la ville. Le droit à la ville, c'est le droit à « la centralité », c'est-à-dire l'accès pour tous à la culture, à la sociabilité, à la participation à la vie de la cité. La remise en question de ce droit, c'est la transformation de l'habiter (qui intègre la vie sociale et culturelle) en habitat (qui se limite au bien de consommation qu'est le logement). Le pouvoir étatique, appuyé par l'armée des architectes et urbanistes, fragmente l'espace en parcelles pour la vente et l'achat. La production bureaucratique et marchande de la ville permet ainsi la reproduction des rapports de classes. Aux ouvriers, les fragments de ville constitués des grands ensembles, produits en grande série. Aux bourgeois, les fragments de ville des beaux quartiers, sauvegardés et surveillés. La fragmentation de l'espace passe aussi par sa spécialisation fonctionnelle : l'espace de l'architecte se découpe en fonctions (résidences, commerces, emplois, loisirs) associées à des « zonages ». A Dijon,



1. et 2. bidonville "la Folie" à Aubervilliers dans les années 60.

3. Kowloon, "la ville mur", quartier d'immeubles autoconstruits à Hong Kong

4. Lieu de vie sur la ZAD

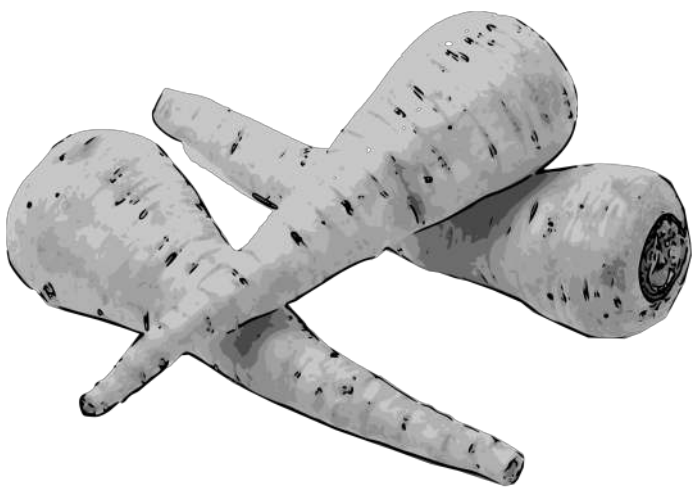
5. Cartographie du quartier des Lentillères à l'aube de l'hiver 2014.

l'agriculture aura aussi maintenant sa case, dans le domaine de la Cras (voire brève à ce sujet), et c'est tout. Par contre, l'espace flou, hybride mais vivant du quartier des Lentillères ne doit pas avoir « droit de cité ». Nicolas Michelin, concepteur de l'eco-cité « Jardin des Maraîchers », s'en soucie peu. Cet architecte au service des maîtres de la ville travaille en vase clos sur un espace neutre, le plan, qui reçoit passivement les traces de son crayon, point par point. Sauf que le plan ne reste pas innocemment sur le papier, ou sur l'écran : dehors les bulldozers réalisent les « plans ». N'en déplaise à Nicolas Michelin, il est à parier que les personnes qui leur feront face ne se contenteront pas de les recevoir passivement. ♦

LE COIN RECETTE....

Variations sur panais

Le panais est un légume rustique qui se conserve bien en terre durant l'hiver, sans poser de problème de pourrissement, ce qui est fort pratique ! Au menu de ce numéro du Génie du Lieu, non pas une recette décrite en détails, mais quelques idées à la volée pour cuisiner ce légume méconnu mais si goûtu !



Purée de panais :

Pelez et faites cuire patates à purée et panais à la vapeur. Lorsque les légumes sont cuits, rajoutez sel, poivre, muscade, crème fraîche (ou crème de soja) et beurre (ou de l'huile d'olive). Accommodez avec une poêlée de légumes de saison par exemple.

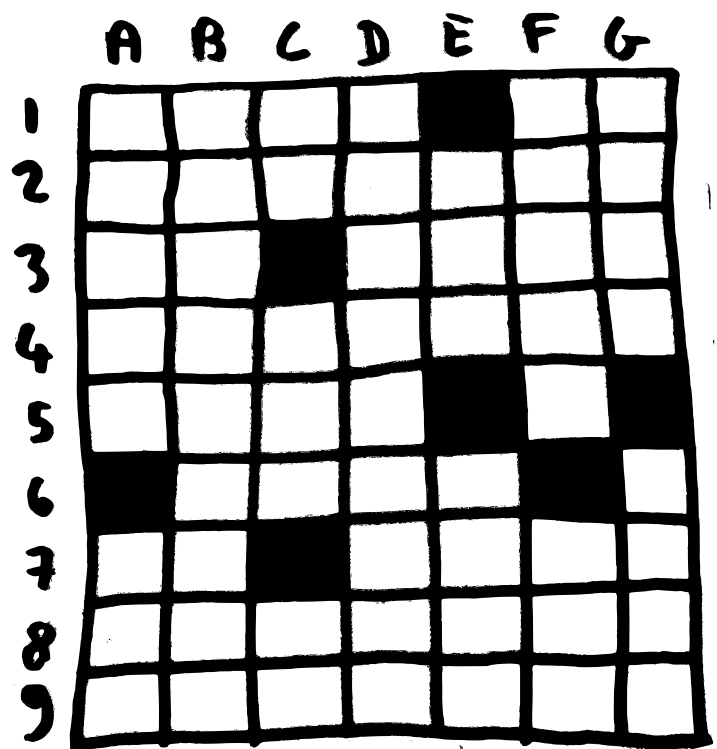
Chips de panais :

Coupez des rondelles très fines de panais. Huilez abondamment-mais-pas-trop une plaque, disposez les rondelles, salez, puis mettez 20 minutes dans un four bien chauffé au préalable.

Beignets de panais :

Coupez grossièrement les panais en rondelles. Faites les précuire dans de l'eau bouillante, en veillant bien à ce que le panais reste ferme. Une fois cuits, trempez les rondelles dans de la pâte à beignets maison, puis faites frire à la friteuse ou à la poêle. Accommodez les beignets à l'envie (jus de citron, sauce yaourt au cumin...) et accompagnez avec une petite salade ou une poêlée de légumes par exemple.

MOTS CROISÉS



Définitions :

1. Après le A d'Athènes /// Arbre symbolisant la vie et la mort
2. Observe
3. Jamais sans ma blouse /// Elle ne siège pas dans le quartier des Lentillères
4. Passes montagnes
5. Engin léger de surveillance aérienne
6. Légende scandinave du Moyen Age
7. Permis la domestication du cerle /// Bonne toile dijonnaise
8. Empêche d'être mou du genou
9. Bon coté

- A. Fidèle du potager /// Antérieur
B. Plus longtemps on restera, plus dure elle sera
C. On y juge l'État /// Ils surveillent le monde // Complète les CM
D. Il déménage nos vies
E. Sujet masculin ou féminin /// On l'entend au téléphone
F. Plante jaune de la famille des astéracées /// Opus
G. Elles peuplent les forêts /// Séance pour les puristes

Les solutions des mots croisés sont à retrouver sur :

<http://jardindesmaraichers.potager.org/>